

part de chacun est déterminée ; mais les contestations entre les domestiques me prouvent trop souvent que chacun se fait toujours la plus forte part possible. — Vaches, élèves de tous les âges sont dans la même étable ; enfin la quantité de fourrage vert, consommée par chaque bête, est bien difficile à apprécier exactement. Il faut, pour tout cela, des bâtiments plus étendus, mieux distribués qu'on ne les a ordinairement ; il faut surtout beaucoup de temps pour une surveillance continuelle. Quant aux produits, il faudrait que le lait fût tous les jours exactement mesuré, ce qui n'est pas sans difficulté quand on élève des veaux ; il faudrait n'avoir dans l'étable consacré à l'expérience que des vaches en plein rapport, c'est-à-dire, ayant fait au moins deux veaux ; il faudrait enfin, non-seulement mesurer le lait, mais encore de s'assurer de la quantité de beurre qu'il contient.

M. Riedesel, habile cultivateur allemand, a fait sur ce sujet des expériences qui ne manquent pas d'importance, et que je crois utile de faire connaître ; je vais, du reste, le laisser parler lui-même :

« Le hasard, dit-il, m'amena un jour des Suisses qui voulaient m'acheter tout le lait produit par mes vaches pour en fabriquer des fromages.

« Je ne pus m'accorder avec eux sur le prix du lait, mais dans les pourparlers qui eurent lieu, je m'aperçus que ces gens en savaient beaucoup plus que moi et tous les miens sur l'élevage des veaux, les soins à donner au bétail, la nourriture et les produits à en tirer.

« J'eus alors l'idée, au lieu de leur vendre le lait produit, de les charger de la production du lait. Je les trouvai disposés à cet arrangement, et je passai avec eux en conséquence un marché, où il fut stipulé que je fournirais toute l'année aux bêtes une nourriture régulière, complètement suffisante, et qu'eux, chargées de tous les soins à donner aux vaches, me paieraient, à un prix convenu par mesure, tout le lait produit par elles.

« Le premier résultat de cet arrangement fut que je me trouvai bientôt dans la nécessité de vendre près de la moitié de mes vaches, car mes Suisses leur donnaient une quantité de fourrage presque double de ce qu'elles avaient eu précédemment, et je pus bientôt me convaincre que tout le produit en fourrage de mon exploitation était loin d'être suffisant pour nourrir ainsi la quantité de bêtes que j'avais eues jusqu'alors.

« Au commencement, je ne pouvais en prendre mon parti. Moi et mes gens nous nous désespérions de voir mes Suisses exiger, selon la lettre de leur contrat, une telle quantité de fourrage, et du meilleur fourrage. Je savais positivement que j'avais précédemment donné à mes vaches plutôt plus que moins que la quantité de nourriture prescrite par les auteurs en qui j'avais une foi entière. Ainsi, tandis que Thaër indique 10 kilogr. de foin ou l'équivalent pour la nourriture d'une vache de forte taille, je croyais avoir fait beaucoup pour les miennes en leur accordant 12 kilogr.

« Mais si le changement opéré dans le régime de mes vaches était grand, celui qui en résultait pour leur état et la production du lait fut encore plus frappant.

« La quantité de lait augmenta successivement, et elle parvint au plus haut point lorsque les bêtes eurent atteint cet état de prospérité des vaches grasses rêvées par Pharaon. Alors la quantité de lait parvint au double, au triple, au quadruple, même au-delà. De sorte que, si je comparais le produit actuel à celui précédemment obtenu, un quintal de foin ou l'équivalent me produisait trois fois plus de lait qu'il n'en avait produit avec mon ancienne méthode de nourrir les vaches.

« On concevra sans peine que de tels résultats attirèrent particulièrement mon attention sur cette branche de mon exploitation agricole. Elle devint mon affaire de prédilection, l'objet d'observation suivies avec le plus grand soin, et, pendant plusieurs années, je lui consacrai une grande partie de mon temps. Je me procurai même des balances pour peser le fourrage et les bêtes vivantes, afin de pouvoir établir, sur des bases positives, des comptes exacts.